

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dominique Fortier, Hans-Jürgen Greif, Jean-Marc Beausoleil

Hugues Corriveau

Number 140, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62466ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2010). Review of [Dominique Fortier, Hans-Jürgen Greif, Jean-Marc Beausoleil]. *Lettres québécoises*, (140), 20–21.

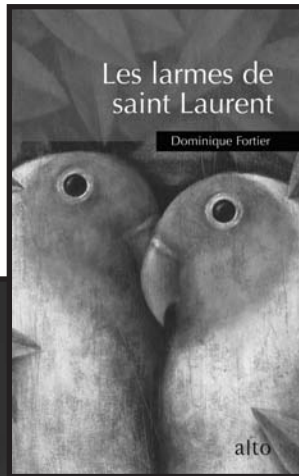
☆☆☆☆

Dominique Fortier, *Les larmes de saint Laurent*, Québec, Alto, 2010, 344 p., 24,95 \$.

Étoiles filantes

Bienvenue au XX^e siècle. Entrez! Entrez! Le cirque est ouvert, la science en progrès, l'art de l'inukshuk à peine connu. Mais l'aventure humaine toujours au bord du gouffre et du savoir.

Dominique Fortier écrit des romans d'aventures qui rappellent ceux du XIX^e siècle, mais aussi ceux de Nicolas Dickner, également auteur de la maison Alto. Toujours admirablement écrits, dans une langue d'un classicisme soigné, ses livres emportent l'adhésion du lecteur, tendent les voiles vers l'inattendu. *Du bon usage des étoiles* (Alto,



DOMINIQUE FORTIER

2008) nous permettait, pour la première fois, d'entrer en contact avec une œuvre foisonnante qui nous incitait à suivre les aventures des capitaines John Franklin et Francis Crozier à bord des voiliers *Terror* et *Erebus* partis à la conquête du passage du Nord-Ouest, mais aussi, à la manière de Jane Austen, de pénétrer dans les salons d'Angleterre avec ses

conventions et ses minauderies. Palpitant, ce roman touchait à la fois au récit, au journal, au théâtre, même au livre de recettes, bref, ne s'interdisait aucune frontière. De la même manière, avec audace et intelligence, *Les larmes de saint Laurent* nous prouvent, s'il le fallait encore, l'immense talent de conteuse de l'auteure, attentive au moindre détail, peaufinant sa langue jusqu'à la ciseler de la plus belle manière.

TROIS UNIVERS

Le 8 mai 1902, le volcan Pelée engloutit Saint-Pierre et sa population. Ne survit que Baptiste Cyparis que le cirque Barnum & Bailey exposera comme le Revenant de l'Apocalypse. Dans « Monstres et merveilles », la première partie du livre, on suit ses boires et déboires, étonnés et ravis. La seconde partie, « L'harmonie des sphères », nous permet de connaître Auguste Edward Hough Love, déjà différent étant enfant, qui compte, calcule, et aimera une musicienne qui écoute les sons de la terre, curiosité insatiable qui les conduira dans les ruines de Pompéi, au pied de cet autre volcan célèbre, le Vésuve. En dernier lieu, « Love Waves » nous entraîne, cent ans plus tard, sur le mont Royal, que la légende urbaine associe à un volcan éteint, où une promeneuse de chiens rencontre un passionné des inukshuks. Ces

Voici une auteure à suivre pour de multiples raisons, dont la qualité d'écriture et le talent de narratrice ne sont pas les moindres. Dominique Fortier sait construire une histoire et en maintenir l'intérêt sans jamais faiblir.

mondes, en apparence improbables, trouveront à se rejoindre, comme il se doit, respectant en cela les règles du genre.

GRANDE RÉUSSITE

Voici une auteure à suivre pour de multiples raisons, dont la qualité d'écriture et le talent de narratrice ne sont pas les moindres. Dominique Fortier sait construire une histoire et en maintenir l'intérêt sans jamais faiblir. Mais qu'on se le dise : nous ne sommes pas ici dans une aventure d'avant-garde ni même dans une recherche linguistique conséquente. Grand bien lui fasse car, lorsqu'on a ce talent rare de savoir intéresser, rien ne saurait mieux nous convaincre que de suivre sa propre voix.

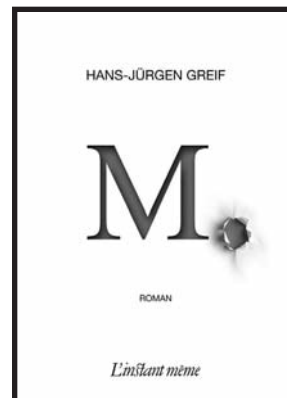
☆☆

Hans-Jürgen Greif, *M.*, Québec, L'instant même, 2010, 200 p., 24 \$.

L'intelligence qui tue

Encensé, le dernier roman de Hans-Jürgen Greif, trop souvent répétitif, met en scène un névropathe égotiste qui jouit juste à penser à la domination qu'il serait capable d'exercer sur ses sots congénères.

Peu me chaut l'efficacité relative d'un roman si celui-ci se base de trop près sur certains poncifs. Au premier chef, l'assassinat commis par M. n'est en aucune manière original : entraîner sa victime (un peu nigaude) dans une ruelle et la poignarder au moment où cette dernière s'apprête à remettre à l'assassin ses affaires enfouies dans le coffre de la voiture ne relève pas du prodige.



L'INTÉRÊT EST AILLEURS

Dès le départ, on assiste au meurtre, on connaît l'assassin et sa victime. Mais ce qui aurait pu être un polar change sa perspective pour nous mener du côté psychologique des protagonistes avec une grande vigueur, j'en conviens. Ainsi en est-il pour la proie, Robert, riche homme mollasson qui a tout fait pour cacher (et se cacher) son homosexualité, qui a aimé, adolescent, un jeune adonis qui « n'en était pas » et qui le mettait à mal. Quinquagénaire, il n'a de cesse de retrouver des sosies

de l'éphèbe bien-aimé. Le hasard le mettra sur le chemin de M. Mal lui en prendra comme on le sait déjà.



HANS-JÜRGEN GREIF

gymnase de son école afin de tuer le professeur de gymnastique qui avait manqué de respect à un camarade, pourtant méprisé.

LES ÂMES TORDUES

Nous voici donc en devoir de suivre ces deux univers complexes. La structure du roman, à cet égard, s'impose fortement. Jamais de brouillage superflu. On entre à la fois dans ces drames marqués par l'ambiguïté sexuelle et dans ces troubles de la personnalité avec une curiosité jamais trahie.

Mais voilà. Y a-t-il ici tant de surprises que nous en serions pantois d'étonnement? Oh! Que non! Et c'est là que le bât blesse. On ne saura jamais l'ultime origine de ce besoin de cruauté chez l'assassin, on ne saisira pas non plus la raison de la si grande insignifiance et de la non moins consternante naïveté de la victime, Robert. Qu'y a-t-il là d'improbable dans le fait qu'un personnage perturbé, qui a déjà tué un animal, cherche à renouveler sa «jouissance» en trucidant un être humain? Pourtant, le nœud de ce roman est là. Sans compter le désir de suprématie du «héros», son inextinguible besoin de manipulation.

DE PAUVRES PERSONNAGES SECONDAIRES

Quant aux personnages périphériques, ils sombrent. L'amoureuse de M., Élodie, est d'une fadeur abyssale et nunuche sans fond; le père et la mère de l'assassin, des baudruches désarticulées; le petit groupe de camarades, tout droit sorti d'un film pour ados un peu friqués. Bref, s'il faut reconnaître à Greif l'art de bien mener une tension psychologique, on se doit par ailleurs de reconnaître les limites assez nombreuses de ce récit qui surfe sur les clichés et le convenu. Quand l'auteur essaie de faire neuf, il nous mène au pseudo-hara-kiri final de M. qui n'a de pathétique que son invraisemblance.

1/2

Jean-Marc Beausoleil, *Utopie taxi*, Montréal, Triptyque, 2010, 200 p., 19 \$.

« Le fin parfum bactériologique de l'amour »

Ce roman suit les pérégrinations d'un chauffeur de taxi au fil de ses égarements narratifs trop souvent négligés et mal fichus.

« **A**ssis dans [s]on taxi, le regard masqué de verres fumés, [Francis] sen[t] la fabrication du siège [l'**anglicisme fait mal**] qui scionne (sic) la peau de [s]on dos à travers [s]a chemise détrempée. »

Quant à M., il a changé son nom et son prénom, imposant à tous cette majuscule identitaire, cette métamorphose titulaire dont il tait le sens secret. Violent, il a déjà tué le chien de la maison. Des intervenants tenteront de comprendre la révolte qui l'a poussé à incendier le

(p. 126) On aurait espéré suivre avec intérêt les pérégrinations dudit chauffeur... mais il n'en est rien. Rien de captivant, jamais, ne soulève notre ennui lancinant et notre déprime. En effet, bien tristes amours que celles de Francis, ce plouc fini, avec sa Julie, une judoka bientôt au chômage. Bien triste personnage, grossièrement ébauché, que la mère du narrateur, nymphomane



JEAN-MARC BEAUSOLEIL



désargentée, qui a une aventure avec le frère de la Julie, lui-même minable envieux qui cherche à accaparer une fabuleuse somme d'argent cachée par son père mourant qui fut, en son temps, un illustre médecin engagé et par Médecins sans frontières et par la Mafia. N'en jetez plus, la cour est

pleine! Mais non, car il faut savoir qu'on y rencontre, à part l'ami nihiliste Rudy qui craint des cataclysmes, toute la faune convenue qu'on s'attend à retrouver sur la banquette arrière de la voiture de Francis.

CONSTERNATION

Comme en fait foi la citation en première ligne de cet article, la chose n'est pas toujours bien écrite. Voyons-y de plus près: « Comme je l'ai dit, Pierre [un coiffeur, sosie d'Elvis: c'est moi qui souligne et commente] est un homosexuel québécois, catholique, d'origine libanaise. Quand il était petit et qu'il y avait la guerre dans son pays [l'auteur vient de nous signaler que son "pays" était le Québec, la précision "d'origine" eût été nécessaire], il a été atteint d'une grave pneumonie. Il a été très malade [il faut remercier l'auteur de nous signaler qu'on est "très malade" quand on a une "pneumonie"]. Il est resté au lit plusieurs semaines. Les soins médicaux étaient très difficiles d'accès [...] » (p. 37). Retenons aussi cette phrase incomplète: « Je suis venu me garer au du métro Rosemont. » (p. 112) Sachons qu'un camp de réfugiés, « équipé d'un dispensaire, [qui a été] ostracisé (sic) par la chute d'un pont [...] offrait une cible de choix pour les macaques humains [...] » (p. 79). Désolons-nous du fait que « tragiquement, la mère de Julie a succombé à un cancer foudroyant couvé dans son sein alors qu'elle se rongait les sangs [...] » (p. 74). Méditons également des affirmations plus que douteuses comme celle-ci: « Les affres de la drogue doublées d'un fort penchant pour les jeux de hasard avaient rapidement mis fin à ce glorieux épisode, obligeant le top-modèle déchu [Il s'agit de Xavier, le frère déjà nommé: je vous jure que nous ne sommes pas dans un soap d'après-midi ni dans *Le cœur a ses raisons!*] qui, au pire de ses tourments, pesait vingt livres de moins que son poids santé et ressemblait à un détenu d'un camp de concentration [dire que vingt livres de moins rend semblable à une victime de l'Holocauste peut, à tout le moins, surprendre] [...] » (p. 59).

SANS INTÉRÊT

Si un des personnages peut être « plus tatoué qu'un vieux parchemin » (p. 34), ne nous gênons pas pour dire que ce roman s'en va en eau de boudin. ☐